

UN VIEUX PIERROT

Du premier mois du printemps au dernier mois de l'automne, sur un théâtre forain des fêtes de la banlieue parisienne, un vieux pierrot, depuis trente ans, faisait les délices de la parade. Ce pierrot avait cinquante ans, — la vieillesse pour un pierrot ; car il faut autant d'agilité dans les jambes que de volubilité sur la face. — Ce pierrot, sous le surnom de Farinier Ier, était fort connu et couru. Pas un batteur de tréteaux qui, dans sa vie et dans le dos, eût reçu plus de coups et des planches aux badauds envoyés plus de grimaces.

Mais, derrière la toile, Farinier devenait subitement paisible, sombre et taciturne. Il ne parlait que rarement et ne riait jamais. L'hiver venu, il s'échappait des saltimbanques et rentrait dans une étroite mansarde du faubourg du Temple, où il se transformait en tailleur placide et solitaire. S'il était extraordinairement aimé chez les batteurs, il était, parmi ses colocataires, exceptionnellement estimé. Farinier Ier, en cinquante ans d'existence, ne se souvenait pas de s'être amusé une heure. Sa gaieté désordonnée de commande et sa longue misère sans un rayon de bien-être expliqueraient sans doute son hypochondrie. Quoi qu'il en soit, il nourrissait et avec entêtement un projet déjà ancien de suicide.

En fin, un samedi du carnaval de 1852, il n'y tint plus.

— Ce sera pour demain, dit-il. Mais il y a bal à l'Opéra. Il faut que je voie comment sont faits les gens qui se divertissent.

Il consacra à un billet d'entrée ses derniers vingt francs, et n'eût besoin, pour revêtir une livrée de bal masqué, que d'endosser son costume habituel de pierrot.

Le bal de l'Opéra était, à cette époque, un enfer de danses convulsives, de cris sauvages, d'horribles débrailés, de lécites incongrues. Quand cinq heures du matin rendirent à la rue cette cohue arrivée au paroxysme de la folie et de l'ivresse, le pauvre Pierrot ne s'était pas encore déridé.

— C'est cela, la joie ! Décidément, on ne s'amuse guère on ce monde. Allons voir ailleurs.

Et il se hâta de regagner sa mansarde. Préoccupé, il monta machinalement l'escalier ténébreux et ne se réveilla qu'en heurtant un objet au seuil de sa porte. Il fit appel à plusieurs allumettes recalcitrantes avant d'obtenir une lueur désirable. A cet lueur, il aperçut et releva un paquet de linge d'un blanc douteux. C'était, tout simplement un bébé d'un an environ, consciencieusement endormi, et planté là, par quelque mère sans mari ou quelque misérable sans pain.

— Sapristi ! exclama le pierrot, en voilà un, par exemple, qui me dérange ! A cette heure, je ne puis cependant le laisser sur le palier comme un saeu à ordures. J'attendrai le jour pour finir un sort au mioche et m'en aller ensuite dans le monde des éternels dominos.

Farinier Ier commença par ouvrir sa mansarde au bébé et à le déposer sur l'unique meuble, — un lit de sangle.

— C'est un garçon dit-il. Tant mieux ! Un mâle se fait toujours place dans la vie. Mais si ce gamin-là ne crie pas encore la faim il va bientôt crier le froid ici. Farinier, soyons une fois de plus industriels !

Et le pierrot se décoiffa. Dans son long bonnet de feutre mou, il glissa le bébé. Puis comme le vent soufflait par toutes les jointures du châssis, il disposa en rideau autour de l'enfant sa souquenille blanche. Enfin, comme le petit avait encore les bras hors de ses langes, le pierrot lui passa aux mains ses deux escarpins blancs. Ceci fait, il se débarbouilla pour ne point trop effrayer l'enfant à son réveil. Le blanc resté dans la cuvette, Farinier n'avait plus qu'une physiologie bonhomme.

A l'aube il convoqua voisins et voisines, — une nichée de paresseux de mansarde comme lui.

— Que faire de Jacques ? Car je le baptise Jacques.

Après vingt conseils proposés et rejetés :

— Ma foi ! sans autre réflexion, conclut-il, je le garde. Il me plaît déjà.

Et reformant brusquement sa porte, il murmura : — Tant pis ! je ne me tuerai que lorsque le petit marchera et que j'aurai trouvé un bon coin de charité où le renvoyer.

Farinier renonça aux saltimbanques et reprit sérieusement son métier de tailleur en chambre. Quand il ne piquait pas de l'aiguille dans le drap, il tournait de la cuillère dans la soupe. Il gagnait leur vie en travaillant et faisant la cuisine.

L'enfant grandit, puis il marcha. " Ce serait peut-être le moment de partir, se dit Farinier ; mais le gamin ?

Il le remit en effet, et le gamin atteignit l'âge d'aller à l'école. Farinier cousait plus vite et plus longtemps, et il rognait sur le vin la modique rétribution scolaire. L'écolier était fort intelligent. Il adorait son père adoptif. Le vieux Pierrot se sentait monter du cœur des bouffées de contentement, mais ce coquin de marasme, enfermé dans sa cervelle, continuait à le tourmenter.

" Mettons d'abord Jacques au collège. Nous verrons ensuite."

Il se démena si activement ; on s'intéressa à lui si bien, que Jacques entra dans un petit collège communal en province. Farinier se consolait de l'absence de Jacques en redoublant du dé et de l'aiguille.

L'élève obtenait des succès et termina rapidement ses classes.

— Bon, murmura le pauvre tailleur ! Mais ce n'est pas tout encore. Passons, lui le pied à l'étréquier. Puisqu'il trotte de son côté et moi... je trotterai du mien.

Et le jeune homme fut admis gratuitement dans un séminaire.

— Je suis libre enfin. Jacques ne risque plus rien. Il réussira certainement. Je voudrais bien voir cela tout de même... Patientons !

Et, en patientant, virent les jours où le petit séminariste regut les ordres, et l'année où le jeune prêtre célébra sa première messe — en présence de l'ancien pierrot, Farinier Ier. — L'enfant abandonné, très ému, et le père adoptif, très fier, pleurèrent à qui mieux mieux. Jacques le quitta pour une humble vicairie.

— Eh bien ! je crois qu'il n'y a plus de raison et qu'il serait temps, soupira le vieux tailleur. C'est égal, quel chagrin pour ce pauvre garçon ! Je m'accorde un sursis.

Pendant le sursis, l'abbé Jacques fut tout à coup nommé curé dans une petite paroisse reculée et plus inaccessible de montagnes d'Auvergne. Sa paroisse se composait de trente chaumières espacées dans les arbres comme des nids de pinsons. Autour de grands bois sauvages de pins moutonnant vers le ciel se berçaient et grondaient à tous les vents des hauts-tours.

Le curé avait maintenant un toit à lui tout seul, et une marmite personnelle. Le père adoptif pouvait monter le rejoindre. L'abbé Jacques écrivit tant de lettres, fut si éloquent dans les unes et chapitra si bien dans les autres, que le vieux batteur rendit son ouvrage, vendit son lit de sangsues, roula son chapeau de feutre mou dans sa souquenille blanche, quitta la mansarde et arriva au presbytère.

La campagne ! Voilà du nouveau pour le pierrot, qui avait surtout vu des montagnes de carton et des arbres peints sur châssis. Comme tout y est là paisible, doux, honnête ! Et cette cloche, là haut, qui verso ses tintements argentins sur la cheminée curiale, et cette fumée tranquille qui monte du foyer vers le clocher au coq de cuivre ! Farinier se sentit tout autre entre cette modeste aisance assourde et les tendres prévenances de son abbé, comme il l'appelait. Il en vint, naturellement, à servir la messe de M. le Curé et à débiter la besogne du presbytère. Il se trouvait maintenant très bien de l'existence.

Un jour, il joua avec Jacques occour sur table et lui révéla cette pensée de suicide qui le hantait depuis bientôt trente ans.

— J'ai patienté jusqu'ici, continuait-il. Une parole sottise ne ferait, n'est-il pas vrai, ni ton affaire ni celle du bon Dieu ? Est-il est vraiment trop tard. La mort ne peut tarder pour moi. Je t'avoue même, franchement, que je ne suis plus pressé.

L'abbé Jacques sourit et pleura — en serrant chaleureusement les deux mains du vieillard dans les siennes.

Le vieux Pierrot, cette année, à quatre-vingts ans et le jeune curé trente ans. Je les ai vus à table dans leur presbytère de la lointaine montagne.

Ils sont très heureux et — c'est charmant !

MASKÉ.

LE FOU

(Suite et Fin.)

Tu ne mangeras pas. Réponds ! dit le forgeron d'un ton colère. As-tu des parents ?

Sais pas. D'où venais-tu quand tu es arrivé ici ?

Sais pas. Donc conclusion : tu ne veux rien me dire. Eh bien ! pas de manger.

Va-t-en... Plus vite que ça. Sais pas Mon Dieu, sais pas, dit le fou en pleurant. Faim ! Ai faim moi.

Le père Ducran, voyant qu'il ne pouvait rien tirer de cet être, lui cria : — Eh bien ! mange donc, animal ! Puis en lui-même : " Voilà plus de vingt fois que je lui fais des interrogatoires... et rien de nouveau. Ma foi, j'aimerais pourtant savoir son passé. Peut être qu'un jour..."

En ce moment une dizaine de citoyens influents du village entrèrent dans la forge. Le forgeron tout surpris de cette visite matinale, s'avança vers eux.

Qu'est-ce qu'il y a donc, messieurs ? On se regarde, puis celui qui paraissait le plus âgé prit la parole :

Père Ducran, nous vous savons un brave citoyen, et vous nous avez prouvé que vous avez un grand amour pour notre patrie... Eh bien, père Ducran, prenez votre courage à deux mains... je vais...

Mon Dieu, monsieur soyez bref. Que me voulez-vous donc ? dit le forgeron dont la figure était toute pâle.

Eh bien, voici... La guerre est déclarée.

— Oui, ajouta un autre personnage comme pour affirmer ce que son compagnon avait dit, la guerre est déclarée depuis hier soir, vers les six heures, et nous venons ici tenir une assemblée sur cet événement.

— Le forgeron n'entendait plus, tout bourdonnait dans ses oreilles. Il se sentait faible. Cette lutte nouvelle si brusque et si inattendue l'avait frappé comme un coup de massue. Mais, domptant son émotion, il s'approcha tout près du groupe et d'une voix encore tremblante, presque suffoquée :

— Allons, vous voulez rire de moi messieurs. C'est une drôlerie que vous me faites, hein ! Répondez ! Mais répondez donc !

Puis comme chacun se taisait et que tous les visages étaient sombres : — Ah ! Dieu de Dieu ! c'est donc vrai !

Il courut vers le feu, enleva un plat puis le laugant contre le mur :

— Vermine ! Canailles ! Maudits Allemands ! Ah ! nous vous briserons comme je viens de briser ce plat !

Le fou, qui n'avait manifesté sa présence par aucun acte, se leva, et de son pas lent et méthodique, s'approcha du forgeron.

— Moi Allemand, dit-il.

Et il s'enfuit en jetant un long éclat de rire qui se perdit dans l'écho.

La guerre était alors dans toute sa fureur. La France, avec le patriotisme et le courage de ses enfants, soutenait fièrement la brutale attaque de ses ennemis. Les Allemands, vainqueurs à Gravelotte, forts de leur nombre et de leur force, pénétraient plus avant dans l'intérieur de la France, et ravageaient tout sur leur passage, faisant couler des flots de sang qui criaient vengeance. Leurs canons semaient la mort dans les colonnes serrées des soldats Français. Mais si leur attaque était terrible, la riposte était formidable, effrayante. Eux aussi, ces soldats incomparables, tombaient fauchés par le glaive de la mort.

Le village de N... était assiégé par les Prussiens. Dans les rues, sur les toits des maisons, derrière les pans de mur, des soldats Français répondaient à l'attaque dirigée contre eux, par un feu nourri dont les ravages étaient terribles. Dès le com-

mencement du combat, on avait vu le fou disparaître sous une arche du pont traversant la Marne. Le combat continuait toujours, mais les Allemands voyant les pertes sensibles qui se faisaient dans leurs rangs, se replièrent derrière la montagne.....

La nuit vint, une nuit sombre sans lumière, une nuit dont le silence n'était troublé que par les cris des oiseaux nocturnes qui semblaient les avant-coureurs de la mort. Derrière la montagne, les Allemands désertaient. Ils savaient bien que le pont était le seul passage pour rejoindre le gros de leur armée. Il fallait le franchir à tout prix, car sans cette fuite, c'était la mort pour tous. Les Français avaient tous les avantages. Ils pourraient les cerner et, sûrement, ils seraient vainqueurs. Donc, il n'y eut pas d'hésitation ; les chefs donnèrent l'ordre d'avancer. Serrés, furtifs, ils se dirigèrent vers la rivière. Les sentinelles françaises qui les avaient aperçus, donnèrent l'alarme. Le combat recommença, foudroyant. Cependant, les Allemands avançaient toujours, et ils auraient pu franchir la rivière, quand soudain le fou, une torche à la main, parut sur le pont.

— Moi monté ! Moi français ! Vermine ! Canailles ! Maudits Allemands !

Puis il disparut subitement.

Peu de temps après, une fumée noire et une flamme ardente montèrent vers le ciel. Le fou, toujours portant sa torche, apparut de nouveau sur le pont. De son bras, il brandit sa torche vers l'ennemi :

— Avancez ! Avancez ! Mais avancez donc, chiens.

Ce furent ses dernières imprécations. Une balle allemande le frappa au cœur. Il disparut dans l'abîme, en même temps que le pont s'effondrait, laugait dans les airs mille étincelles qui éclairèrent le champ d'honneur. Tout s'éteignit quelque temps après, la lutte se montra resplendissante, éclairant, de sa lumière argentine, le triomphe complet des héroïques défenseurs de la patrie.

ADOLPHE G...

GRAPILLAGES

Guibellier donne un grand dîner où les vins sont exécrables.

Sans se déconcerter, il verse généreusement le liquide à ses convives :

— Allons, messieurs, videz vos verres ; c'est du Clos-Vougeot, le roi des crus.

— Certainement, répond un invité ; il demande à l'être sur parole.

M. X., lamentablement goutteux, demande au docteur s'il peut, sans danger, prendre des bains de mer.

— Mais, sans doute, mon cher, répond le médecin, une goutte de plus ou de moins dans l'océan, c'est bien peu de chose !

En allant au bois de Boulogne, M. Prudhomme montre à un provincial le panorama de Reichshofen, aux Champs-Élysées.

— Mossieu, ce panorama immortalise le souvenir d'une des plus glorieuses de nos victoires.

Esclave de la tenue.

C'est le matin : La jeune mère, très excitée, entre comme une bombe dans le cabinet de son mari :

— Edouard ! Edouard ! Vite ! au lieu de papasser à ce bureau, cours chez le médecin...

Edouard, à moitié habillé :

— Pourquoi ?

— Bébé a avalé le bouton double de ton faux-col !

— Mais comment veux-tu que j'aille chez le médecin, sans le bouton de mon faux-col ?

AVIS AUX MÈRES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, laissez-vous de vous procurer une bouteille de " Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égal et votre petit marmot sera soulagé immédiatement.

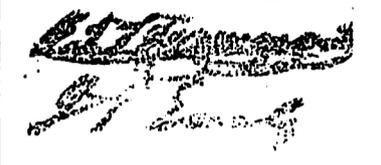
Ayez confiance, ô mères, ce remède est infail liblé. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général.

Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des États-Unis. — Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts à la bouteille.



PRIX CAPITAL \$150 000

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et trimestriels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-similé de nos signatures attachés dans ses annonces.



Commissaire.

Nous, ses soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

J. H. OGLESBY,  
Pres. Louisiana National Bank  
PIERRE LANAUX,  
Pres. State National Bank  
A. BALDWIN,  
Pres. New-Orleans Nat'l Bank  
CARL KOHN,  
Pres. Union National Bank

ATTRACTION SANS PRÉCÉDENTE  
Plus d'un million distribué  
Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée en 1888 pour 25 ans par la Législature pour des fins d'éducation et de charité, avec un capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$500,000.

Par un vote populaire étonnant, ses privilèges devinrent partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A. D., 1878.

La seule loterie votée et endossée par le peuple d'aucun état. Ne fait jamais de déduction et ne retarde jamais.

Les grands tirages de nombre pair ont lieu mensuellement, et les tirages bi-annuels ont lieu régulièrement tous les six mois (Juin & Décembre).

OCASION SPÉCIALE DE GAGNER UNE FORTUNE. DIXIÈME GRAND TIRAGE, CLASSE K, A L'AGENCE DE MUSIQUE NOUVELLE-ORLÉANS, MARDI, 11 OCTOBRE 1887, 209ème TIRAGE MENSUEL.

Prix capital - - \$150,000

Notice : Les Billets sont à \$10 seulement. Moitié, \$5. Cinquième, \$2. Dixième, \$1.

LISTE DES PRIX

1 PRIX CAPITAL DE... \$150,000 \$150,000  
1 GRAND PRIX DE... 50,000 50,000  
1 GRAND PRIX DE... 20,000 20,000  
2 GRANDS PRIX DE... 10,000 20,000  
4 GRANDS PRIX DE... 5,000 20,000  
50 PRIX DE... 1,000 50,000  
200 " " " " 500 25,000  
100 " " " " 300 30,000  
300 " " " " 200 48,000  
500 " " " " 100 50,000

PRIX APPROXIMATIFS  
100 PRIX d'approximation de 800 80,000  
100 " " " " 200 20,000  
100 " " " " 100 10,000  
1,000 " " " " 50 50,000

\*179 Prix, s'élevant à.....\$35,000  
Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie à la Nouvelle-Orléans.

Pour de plus amples informations, écrivez Halblont, donnant votre adresse au long.

MANDATS DE POSTE. Mandats d'Express, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire, Billets de banque par Express (à nos frais) doivent être adressés

M. A. DAUPHIN,  
Nouvelle-Orléans, La  
ou à M. A. DAUPHIN,  
Washington D. C.

Adressez les lettres enregistrées à  
NEW-ORLEANS NATIONAL BANK,  
New-Orléans, La

RAPPELEZ-VOUS Que la présence de Beau regard et Early, qui sont chargés des tirages, est une garantie de bonne foi absolue et d'intégrité, que les chances sont toutes égales et que personne ne peut humainement deviner les numéros gagnants.

RAPPELEZ-VOUS que le paiement de tous les prix est GARANTI PAR QUATRE BANQUES NATIONALES de la Nouvelle-Orléans et que les billets sont garantis par le président de l'Institution. Les droits de cette institution sont garantis par une charte et reconnus par les plus hautes cours ; défiez-vous par conséquent de toutes imitations ou affaires anonymes.



DESSINATEUR  
GRAVEUR SUR BOIS

(Edifice de LA PATRIE)  
35, rue ST-GABRIEL 35  
MONTREAL,

CONSOMPTION — J'ai un remède positif pour la maladie indiquée ci-dessus ; par son usage, des milliers de cas de la pneumonie et très anciens peuvent être guéris.

Vraiment, ma foi est si grande dans son efficacité, que j'enverrai deux bouteilles gratuitement avec un traité de valeur sur la maladie à toute personne souffrant de cette maladie. Donnez l'adresse du bureau de poste et pour l'express.

Dr. T. A. SLODUM, succursale : 32 rue Yonge, Toronto.